

RIVAGES/NOIR

**CATHI
UNSWORTH**

**LONDON
NOCTURNE**



Londres, février 1942. La ville est sous le régime du couvre-feu. Au milieu des ruines et des bombardements, une vie nocturne continue dans les pubs, clubs et autres music-halls. Des lieux où se presse une population avide d'échapper à la guerre mais où rôdent toutes sortes d'individus louches : escrocs, journalistes à l'affût du scandale, cartomanciennes, joueurs professionnels et trafiquants du marché noir.

L'inspecteur Greenaway, ancien de la brigade des jeux, connaît cette faune par cœur. Mais il y a plus inquiétant. Quand la nuit enveloppe la ville, un tueur sème la panique en tuant et mutilant ses victimes...

Cathi Unsworth est une vraie londonienne, qui a travaillé comme journaliste dans le milieu de la musique (entre autres pour *Melody Maker*). Encouragée et inspirée par Robin Cook (l'auteur de *J'étais Dora Suarez*), elle se met à écrire des romans noirs. Elle se fait connaître en France avec *Au risque de se perdre*, très bien accueilli par la critique. Suivront plusieurs romans salués par David Peace. Elle a par ailleurs coordonné l'anthologie *Londres noir* publiée aux éditions Asphalte.

« Peu d'écrivains possèdent son extraordinaire capacité à restituer l'atmosphère des bas-fonds de ce Londres aujourd'hui disparu. »

The Times

« Une superbe évocation de ce temps de guerre et une histoire totalement prenante, ce qui ne gâte rien. »

The Independent

Du même auteur
Chez le même éditeur

Au risque de se perdre
Le Chanteur
Bad Penny Blues
Zarbi

CATHI UNSWORTH

LONDON NOCTURNE

Traduit de l'anglais
par Isabelle Maillet

Collection fondée par François Guérif

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Couverture : © Mark Owen / Trevillion Images.

Titre original :
Without the Moon

© Cathi Unsworth, 2015
First published by Serpent's Tail
An imprint of Profile Books Ltd
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019
Pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-4792-6

Pour Caroline Montgomery, Jon Williams et Pete Ayrton –
Le trio crucial

*Soon,
We'll be without the moon,
Humming a different tune,
And then...¹*

Irving Berlin, « Let's Face
the Music and Dance »

1. Bientôt / La lune disparaîtra / Et nous fredonnerons un air différent /
Et après...

Prologue

Lundi 27 avril 1942

Immobile sur le pont de Waterloo, Greenaway respirait l'air de la nuit londonienne. Au-dessus de lui, les faisceaux des projecteurs balayaient le ciel, dessinant de larges figures géométriques qui fendaient les nuages et illuminaient le dôme de la cathédrale St Paul, lui donnant l'allure d'une gigantesque œuvre d'art moderniste créée par les forces de la guerre. Sous ses pieds, la vénérable Tamise continuait de couler, indifférente aux conflits des hommes.

Son regard s'arrêta sur un point au loin, par-delà l'horizon de la ville plongée dans le noir, tandis que son esprit remontait le temps, jusqu'à ces deux semaines en février où il avait traqué sans relâche un duo de meurtriers dans les rues sombres de la capitale. Cette chasse à l'homme l'avait mené des chambres meublées de Paddington et de Soho aux échoppes de barbier dans Brick Lane, et enfin à l'endroit où il se tenait maintenant : ce pont dont la construction se poursuivait alors même que les bombes pleuvaient tout autour. Les images du carnage dont il avait été témoin déferlaient dans son esprit par grandes vagues rouge sang ; il n'avait rien vu

de pareil depuis qu'il avait servi son pays lors de la dernière guerre. L'ironie du sort voulait que les deux meurtriers soient des tueurs aguerris, des soldats alliés qui, au lieu d'utiliser leurs talents contre l'ennemi, s'en prenaient aux plus vulnérables des proies : les femmes qui monnaient leurs charmes sur les trottoirs de Londres.

En tant qu'inspecteur-chef, il lui revenait non seulement d'appréhender ces hommes mais aussi de s'assurer que la justice était rendue. Or il avait failli à son devoir : seul l'un des deux coupables avait un rendez-vous imminent avec le bourreau. L'autre, toujours libre, devait rôder quelque part dans l'obscurité, à l'affût de sa prochaine victime. Le caractère inédit de la situation – aucun des malfrats qu'il avait arrêtés auparavant n'avait échappé à son châtement – constituait pour lui un affront personnel, raison pour laquelle il était revenu à cet endroit. Sa connaissance approfondie de l'esprit criminel et de ses bizarreries particulières prévalant si souvent sur le bon sens lui soufflait que l'assassin ferait peut-être de même. Alors il attendait, aux aguets.

Il refusait de penser à ce qu'il risquait de se passer ensuite. Depuis le début de cette journée, il évoluait en territoire inconnu, et il en était réduit à espérer que, le moment venu, son instinct le guiderait.

Il considéra ses mains, puis se mit à les frotter pour les réchauffer. À cet instant, il aperçut un mouvement du coin de l'œil : le pinceau lumineux d'une torche électrique qui tressautait le long du passage sur le côté du pont, et une silhouette derrière, qui avançait dans sa direction.

Il inspira profondément. L'ennemi se portait à sa rencontre.

PREMIÈRE PARTIE

**HUSH, HUSH, HUSH,
HERE COMES THE BOGEYMAN**

1

Mood Indigo¹

Vendredi 19 décembre 1941

– Qu’est-ce que ça dit, Duch ?

La Duchesse huma le parfum de Lil avant même d’entendre le bruit léger de ses pas et de sentir la pression de ses mains sur le dossier de sa chaise : un mélange de savon et d’eau de toilette à la violette.

Quand la jeune fille se pencha vers elle, ses boucles blond platine lui effleurèrent la joue. Sur la table dressée pour le thé était disposé le plus beau service de la Duchesse : pichet en argent orné d’un dragon oriental gravé, sucrier et pince assortis, tasses japonaises peintes à la main d’une finesse exquise – autant de reliques d’une ère depuis longtemps révolue, d’un mode de vie qu’aucune des deux femmes ne connaîtrait jamais.

1. Les titres des chapitres ne sont pas traduits car ce sont des titres de chansons de l’époque. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

À la une du *Daily Herald*, placé près d'elles, les gros titres annonçaient la retraite des troupes allemandes de Moscou et de Leningrad. Le quotidien avait cependant été plié sous une annonce entourée au crayon à papier, rappelant aux lecteurs que M. Hannen Swaffer, l'illustre journaliste, donnerait une conférence le soir même à la Christian Spiritualist Greater World Association, à Notting Hill Gate. Une lampe à gaz datant de la même époque que le service en porcelaine, coiffée d'un abat-jour en verre rose, diffusait une chaude lumière colorée dans le salon ombreux. Al Bowlly, lui-même devenu un fantôme, roucoulait à travers le poste de TSF dans une autre pièce.

La rumeur de la circulation dans Praed Street se faisait entendre derrière les fenêtres, tandis que les dernières lueurs du jour cédaient la place au crépuscule. Les banlieusards se dirigeaient vers Paddington, traînant les pieds ou faisant claquer leurs talons, guidés par les fins pinceaux de leurs torches électriques et les cris des vendeurs de journaux postés aux portes de la gare. Mais, dans leur appartement au bout de la ruelle, Duch et Lil étaient isolées de l'agitation, comme dans un cocon ; le reste du monde aurait tout aussi bien pu n'être qu'un rêve.

Duch battit des cils en respirant le parfum de Lil, carte de visite d'une profession qui les ramenait à l'époque où leur service de table était neuf. C'était la première chose qu'elle avait remarquée à son sujet, avant même de découvrir son visage – ce beau profil aquilin, ces grands yeux bruns qui lui évoquaient une reine égyptienne et l'abondance de boucles blond platine soyeuses cascadant autour de ses épaules –, et qui l'avait conquise d'emblée. Elle considérait désormais que son destin était de protéger Lil, assez jeune pour être sa fille, autant que de la servir. Même si les feuilles de thé s'obstinaient à lui affirmer le contraire.

– Est-ce que tout ira bien pour lui ? reprit Lil qui, comme d’habitude, ne songeait pas à elle-même.

Les yeux de Duch s’attardèrent sur les volutes brunes au fond de sa tasse, alors que se matérialisaient dans son esprit les traits de l’homme qui, elle le savait, occupait les pensées de sa compagne.

Il était séduisant, sans aucun doute. Tellement séduisant, en vérité, qu’il aurait pu faire du cinéma, incarner l’un de ces bruns ténébreux à la mâchoire volontaire qui, feutre incliné sur la tête et pardessus plié sur le bras, auréolés de la fumée de leurs cigarettes et vibrants d’une détermination farouche, traquaient sans relâche sur grand écran les James Cagney et consorts. En l’occurrence, celui-là n’était pas détective privé mais journaliste à l’*Evening Sentinel*, ou « chroniqueur judiciaire », comme il se plaisait à dire. S’il signait ses articles sous le nom de Frank Power, il insistait néanmoins pour se faire appeler Tom. Cet homme-là voulait vivre deux vies, en avait conclu Duch, ce qui ne laissait pas de la troubler.

Lil et elle l’avaient rencontré dans un club d’Archer Street, le genre d’endroit où tous les petits César¹ de Londres, les *bogeys*² du Yard à leurs trouses et les scribouillards aux doigts tachés d’encre qui relataient les faits et gestes des uns et des autres, se côtoyaient le temps d’une soirée. Il avait donné du feu à Lil en la regardant droit dans les yeux, humé son parfum de violettes et suivi l’exemple de ses sosies au cinéma : il avait succombé au charme de la femme qui n’était pas faite pour lui.

Duch ne pouvait pas vraiment en tenir rigueur à Lil ; après tout, il y avait eu des moments où elle-même s’était fourvoyée

1. Voyous, truands. D’après le film de Mervyn LeRoy, *Little Caesar*, sorti en 1931.

2. Policiers.

dans ses fréquentations. En outre, il émanait de la jeune fille une étrange impression d'innocence, en dépit du nombre de clients qui, en n'importe quel jour donné, défilaient dans ce salon et le boudoir derrière, plus vite que les passagers courant après leur train à Paddington. Ou peut-être grâce à eux, à vrai dire. Lil considérait son métier comme une véritable vocation, et Duch n'avait jamais rencontré de créature aussi populaire, aussi douée pour rendre les hommes heureux – à l'exception de l'élus de son cœur.

« Vocation » était un terme que Tom Power aurait pu utiliser lui-même, dans la mesure où il était catholique, pourtant il ne pouvait comprendre cette part d'elle. Il s'obstinait à vouloir la sauver et, depuis le début de cette liaison, Duch se demandait avec inquiétude s'il y parviendrait un jour.

En l'occurrence, il venait de recevoir son ordre de mobilisation et se préparait à partir le lendemain pour l'Afrique avec son régiment. Pour autant que Lil le sache, cette nuit serait peut-être la dernière pour eux et, quand elle posa la main sur le coude de Duch, celle-ci perçut toute son angoisse, aussi palpable qu'un courant électrique circulant entre elles.

Elle relâcha lentement son souffle en s'efforçant de ne pas absorber la tension de sa jeune compagne. Elle savait bien qu'il lui faudrait formuler sa réponse avec le plus grand soin. Lil accordait beaucoup de crédit à ce que disaient les feuilles de thé, les cartes de tarot et M. Hannen Swaffer, et au talent avec lequel sa dame de compagnie rousse aux yeux verts de Gitane lui relayait les informations. Duch devrait par conséquent s'employer à apaiser son amie, lui répéter que les lignes entrelacées en fragments minuscules sur la porcelaine représentaient deux vies indissociables, qu'il s'agissait seulement d'une séparation et non d'un adieu. Il lui faudrait rendre son discours convaincant, afin de la rassurer tant qu'elle continuerait à se languir de son plumitif de Fleet Street, tout en

espérant que, dans leur intérêt à tous, la situation prendrait une autre tournure, que la jeune fille se laisserait bientôt d'attendre et que Tom Power ne reviendrait jamais.

Même si les feuilles de thé s'obstinaient à lui affirmer le contraire.

Sous les nuages qui masquaient la lune, de l'autre côté des toits sur lesquels étaient postés les guetteurs d'incendie, après Piccadilly Circus et dans un passage étroit juste derrière, se trouvait le club où Lil avait rencontré Tom.

« *Entre Nous*¹ » était le nom inscrit sur la modeste plaque de cuivre à côté de la porte.

Accoudé au comptoir, l'inspecteur-chef Edward Greenaway, troublé, fronçait les sourcils. Dans le miroir biseauté derrière les bouteilles, il voyait une mosaïque de visages familiers rassemblés à l'autre bout de la salle : hommes en costume sur mesure et femmes enveloppées de vison, comme s'ils s'étaient tous préparés à assister aux courses à Ascot et non à passer la soirée du vendredi dans un club de Soho. Près de lui, le haut-commissaire de Scotland Yard, Peter Beverley, étudiait cette petite parade d'élégants avec un sourire bienveillant, en même temps qu'il comparait mentalement les manteaux, étoles et bijoux exhibés sous ses yeux à la description mémorisée de biens volés, planifiant déjà les arrestations à venir tels des coups aux échecs. C'était un rituel auquel les deux hommes se seraient prêtés ensemble jusqu'à une date récente, Greenaway étant l'ancien bras droit de Beverley. En l'occurrence, l'expression chagrine de ce dernier, récemment promu inspecteur-chef, n'était pas causée par l'étalage de richesses caractérisant ce soir-là la clientèle d'Archer Street, mais par le tintamarre provenant du piano, où un grand individu dégingandé à la

1. En français dans le texte.

tignasse neigeuse avait entrepris de ressusciter les succès de sa jeunesse.

– « *Live for tonight !* braillait Hannen Swaffer, dont les doigts fuselés maltraitaient les touches d’ivoire. *And scorn the morning’s care ! Are not the wine-flasks full, the women fair ?* »

Greenaway croisa le regard du barman et lui commanda un double scotch.

– « *Evening’s for drinking and for making love,* poursuivait le représentant de la fine fleur de Fleet Street, tout à ses souvenirs des Années folles et des cabarets où il s’était produit. *And not for asking How and wond’ring Where¹.* »

– Merci, dit Greenaway en tendant sa monnaie au barman par-dessus le comptoir.

Il saisit le verre et glissa à Beverley :

– Vous croyez que ça suffira à le faire taire ?

Son compagnon étouffa un petit rire.

– Qui ne risque rien n’a rien...

Greenaway traversa la minuscule piste de danse et posa le whisky sur le piano au moment où Swaffer égrenait un arpège triomphant.

– Ah, mon cher ami ! le salua le journaliste.

– Swaff...

L’inspecteur-chef hocha la tête en lui tendant son étui à cigarettes dans une autre tentative pour détourner son attention du clavier. La flamme du briquet Ronson illumina des traits cadavériques – le visage d’un croque-mort victorien. Par contraste, celui de Greenway évoquait plutôt celui d’un

1. Profitez de la nuit ! / Et au diable les soucis du matin ! / Les flasques de vin ne sont-elles pas bien remplies et les femmes fort jolies ? / Le soir est fait pour boire et s’aimer / Non pour se préoccuper du comment et se demander où.

boxeur somnolent, dont les paupières mi-closes dissimulaient la lueur d'intelligence qui faisait pétiller ses yeux bruns. Les deux hommes s'étudièrent brièvement. Swaffer fut le premier à reprendre la parole :

– Alors, quelles nouvelles de la Crim' ? Ça y est, tu commences à t'y habituer ou tu te languis toujours de la vie au grand air ?

Ses prunelles grises brillaient dans la pénombre de leur environnement souterrain éclairé aux bougies.

Sans répondre, Greenaway jeta un coup d'œil aux gravures de mode dans le coin – les derniers représentants d'un des gangs des champs de courses dont les membres avaient été récemment emprisonnés en raison de leur héritage italien. Durant les années 1930, Greenaway avait pourchassé à travers tout le pays le triumvirat londonien constitué par les Elephant Boys, les Sabini et les Yiddishers, une activité qui lui convenait parfaitement. La guerre avait cependant changé la donne : les Elephant Boys et les Sabini s'étaient dispersés, une fois leurs chefs pour l'un réfugié en Amérique et l'autre emprisonné sur l'île de Wight. Quant aux Yiddishers, avec qui Greenaway entretenait les liens les plus anciens, ils avaient découvert que les rationnements imposés par la guerre limitaient leurs entreprises de jeu et s'étaient reconvertis dans les braquages de banques. Or l'échec spectaculaire d'un cambriolage en plein jour avait attiré sur leur chef Sammy Lehmann les foudres de la justice, et depuis, alors que tant de jeunes policiers étaient appelés sous les drapeaux, les supérieurs de Greenaway avaient estimé que ses talents seraient mieux employés dans les enquêtes criminelles. Mais il avait la nostalgie de la brigade volante.

– Disons que, pour le moment, je n'ai pas besoin de ton aide avec ta planche de ouija, répliqua-t-il.

– Ah !

Affichant une mine de conspirateur, Swaffer se tapota l'aile du nez.

– Pour autant, tu n'as pas encore trouvé tes marques, pas vrai ? Confiné comme tu l'es dans les baraquements de Tottenham Court Road...

Ses doigts tachés de nicotine survolèrent le clavier, puis jouèrent les premières notes de « The Camptown Races ». Les clients du club se mirent aussitôt à danser, les femmes faisant tourbillonner leurs étoles, les hommes imitant les mouvements des jockeys sur leur monture, tous souriant et gesticulant à l'adresse de Greenaway.

– Toi, au moins, tu me comprends, déclara ce dernier, désireux de mettre un terme à ce petit numéro avant que les choses n'aillent plus loin.

Le journaliste s'arrêta cependant de lui-même.

– Dis-moi, reprit-il en baissant le volume de sa voix aux accents raffinés, un de tes anciens collègues de la belle époque – un certain Ross Spooner, si j'ai bien compris – a été transféré au ministère ?

Greenaway haussa les épaules.

– Je sais qu'il a passé un moment aux Scrubs¹, où il était chargé d'éplucher le dossier des agents ennemis infiltrés.

Il porta sa pinte à ses lèvres.

– Il y a pire que la Criminelle, j'imagine...

– Mon petit doigt m'a dit qu'il s'était aménagé une place douillette sous l'aile protectrice du chef de la police... C'est un garçon brillant, non ?

L'image de Spooner traversa l'esprit de Greenaway : un visage ovale, pâle, dominé par des lunettes à monture métallique

1. La prison pour hommes de Wormwood Scrubs, surnommée « The Scrubs », fut vidée de ses détenus pendant la Seconde Guerre mondiale et investie par le ministère de la Guerre. Elle abrita le MI5 pendant la durée des hostilités.

et auréolé d'une tignasse rousse en bataille. Contrairement à lui, ce n'était pas un homme d'action : Ross Spooner n'aimait rien tant qu'examiner à la loupe fichiers et annuaires, suivre toutes les pistes et établir tous les liens de façon à rendre ses dossiers inattaquables. Le genre de recrue idéale pour le MI5, en somme... Il se demanda où Swaffer voulait en venir et qui pouvait être son informateur. Ce vieux grigou faisait toujours allusion à des sources puissantes au gouvernement, de Churchill lui-même à son ancien employeur, feu lord Northcliffe, avec qui il affirmait être toujours en communication.

– Apparemment, il s'en passe de belles à Plymouth, reprit le journaliste. Le chef de la police a déjà dû partir là-bas. Tu en as entendu parler ? Je me demandais s'il avait emmené le jeune Spooner avec lui.

Greenaway fronça les sourcils et secoua la tête.

– Comment veux-tu que je sois au courant, Swaff ? Spooner et moi, on est loin d'être intimes...

– Peut-être, mais...

Swaffer joua encore quelques notes – « Honeysuckle Rose », cette fois.

– Tu as fréquenté son patron, si ma mémoire est bonne. Il y a deux ans, pour être précis, dans cet établissement de Dover Street...

Il haussa les sourcils.

Greenaway éclata de rire.

– Tu veux parler du « Caveau du vice », comme ton journal l'avait si poétiquement surnommé ? Si tu te souviens bien, il n'y avait personne sur place quand j'ai organisé cette descente. À l'exception de la charmante Carmen, naturellement...

– Carmen Rose ! Un mètre quatre-vingts avec ses bottes qui lui montaient jusqu'aux cuisses, observa Swaffer en se délectant du souvenir de son article. Et rien d'autre.

– Rien d’autre, en effet, confirma Greenaway. Mais, non, Swaff, tu ne t’adresses pas à la bonne personne : si le patron de Spooner était un client de Carmen, je n’en savais rien. Tu ferais mieux de solliciter tes informateurs plus haut placés. Moi, je ne suis qu’un petit flicaillon de la Crim’, pas vrai ?

Swaff sourit comme s’il n’était pas dupe, referma le couvercle sur les touches et se leva. Il plaça son verre vide sur le piano, puis récupéra une redingote ainsi qu’un vieux haut-de-forme qui semblait attaqué par la rouille.

– Bon, au cas où des renseignements en provenance de Plymouth te reviendraient aux oreilles, Ted, je te serais très reconnaissant de m’en faire part. Et maintenant, si tu veux bien m’excuser, je dois rejoindre le cercle de miss Moyes à Notting Hill Gate.

Il inclina son chapeau en guise de salut avant de le coiffer sur ses longues boucles neigeuses et de se fendre d’une courbette théâtrale.

– *Adieu*¹, mon cher, *adieu*.

Greenaway rejoignit Beverley au bar, termina sa bière et commanda une autre tournée.

– Que pensez-vous de notre ami Swaff ? demanda-t-il à son ancien patron. Quelle est la part de sincérité et de comédie chez lui ?

– Ah ! C’est toute la question, n’est-ce pas ? répliqua Beverley, les yeux fixés sur la mousse de sa pinte. En attendant, un bon conseil : si jamais il vous invite chez lui, méfiez-vous. Il vous tiendra éveillé toute la nuit avec ses histoires de guide spirituel peau-rouge.

– Compris. N’empêche, c’est drôle, chaque fois qu’on se rencontre, il me remet en mémoire quelque chose que j’avais oublié. Là, il m’a parlé du bordel de Dover Street, vous vous

1. En français dans le texte.

rappelez ? Cette bonne vieille Carmen Rose et ses bottes en cuir...

– C'est vrai ? Oh, le vieux cochon... Cela dit, j'ai du mal à imaginer que vous ayez pu oublier ça, Ted.

– Touché, admit Greenaway.

Pour autant, ce n'était pas à la tenancière jamaïcaine du lupanar qu'il pensait, aussi impressionnante eût-elle été. C'était à sa dame de compagnie, la rouquine aux yeux verts.

– Qu'est-ce qui se passe au juste à Plymouth ? demandait-il en s'efforçant de chasser l'image de son esprit. Vous êtes au courant ?

2

Blues In The Night

Dimanche 8 février 1942

Miss Evelyn Bourne, immobile dans le vestibule de la pension de Mme Payne, humait les odeurs du premier et dernier dîner qu'elle s'était débrouillée pour ne pas prendre sur place. Elle penchait pour un mélange de foie, d'oignons et de purée de rutabagas, d'autant que le menu n'avait quasiment pas varié depuis trois longs mois qu'elle logeait dans l'établissement.

L'horloge égrena six coups sonores tandis qu'elle balayait une ultime fois du regard l'intérieur ombreux. Mme Payne allumait toujours la lampe à pétrole sur la table de l'entrée, laquelle dispensait une lumière suffisante pour éclairer le gong en cuivre dont elle se servait pour convoquer son petit monde à table, un porte-lettres vert rafistolé avec du ruban adhésif noir et la liste dactylographiée et encadrée des règles de la maison, incluant les horaires du couvre-feu, ceux des repas et les conséquences terribles pour les pensionnaires en cas de découverte d'un(e) invité(e) dans leur chambre.

Miss Bourne tenta de se concentrer sur le texte et les diverses fautes d'orthographe qu'elle y avait relevées durant son séjour, et dont la présence l'avait un peu consolée tant sa logeuse était prétentieuse. Mais, comme guidés par une force diabolique, ses yeux se portèrent presque malgré elle de l'autre côté du vestibule, vers un objet qui l'avait toujours fait grimacer : un dessin humoristique accroché près de la porte du salon, représentant une fillette juchée sur les épaules de son père, qui disait dans une bulle de dialogue : « J'suis plus grande que toi ! »

C'était bien le genre de chose que sa propre mère aurait trouvée amusante. Miss Bourne s'obligea à détourner la tête quand Mme Payne, arborant comme de coutume un tablier et le fichu assorti, émergea enfin du réduit qu'elle appelait son bureau, précédée par des effluves de L'Heure Bleue et tenant une feuille de papier à en-tête.

– Voilà qui règle nos petites affaires, miss Bourne, décréta-t-elle, comme si elle la mettait au défi de la contredire.

À l'approche de la cinquantaine, cette femme corpulente luttait contre le passage du temps à grand renfort de poudre, de corseterie, de lotion pour mise en plis et d'un accent copié sur celui de la BBC. Avant la guerre, sa maison abritait un salon de thé qu'elle avait su remarquablement adapter au changement de circonstances. Grâce à l'attention scrupuleuse qu'elle portait à l'économie domestique, incluant entre autres le strict respect d'une alimentation frugale et d'une ration de charbon qui maintenait la température à l'intérieur des pièces égale à celle d'un mausolée, elle avait réussi à dégager suffisamment de profits pour pouvoir s'offrir de petits luxes tels que du parfum français acheté au marché noir.

– Merci, madame Payne.

Miss Bourne jeta un bref coup d'œil au solde de son compte avant de le plier et de le ranger dans les profondeurs de son sac à main.

Sa logeuse la gratifia d'un sourire qui se voulait magnanime. Miss Bourne avait toujours été un mystère pour elle. Elle lui trouvait une apparence quelque peu austère : chignon serré et chapeau cloche démodé, vêtements informes qui flottaient autour de sa silhouette de brindille... Son refus de passer la soirée dans le salon à bavarder avec les autres pensionnaires avait été interprété comme le signe qu'elle se croyait supérieure aux autres. À part cette réserve, néanmoins, elle n'avait pas grand-chose à lui reprocher : miss Bourne était ordonnée au point que, à l'exception des draps, sa chambre n'avait jamais besoin d'être nettoyée, elle faisait preuve d'une grande ponctualité en ce qui concernait ses paiements et les repas, et elle n'avait jamais reçu personne dans sa chambre.

Sur le papier, conclut Mme Payne, miss Bourne avait été la pensionnaire idéale. Peut-être était-il dommage qu'elle s'en aille.

– Eh bien, bonne chance, ma chère, lui dit-elle. Où allez-vous, déjà ?

– À Grimsby, répondit Evelyn Bourne en fronçant les sourcils comme si, ainsi que le laissait supposer ce nom rébarbatif¹, l'endroit n'était pas assez bien pour elle.

– C'est joli, là-bas, n'est-ce pas ?

Le sourire de Mme Payne révéla une traînée de rouge à lèvres rose corail sur ses dents de devant.

– Oh, c'est juste un travail, vous savez.

C'était tout ce que miss Bourne avait trouvé à dire sur le sujet.

– Ni mieux ni moins bien que les autres, je suppose, ajouta-t-elle. Bon...

Elle tendit la main.

– Je dois filer, maintenant, si je ne veux pas manquer le train pour Londres ce soir. J'enverrai quelqu'un chercher mes bagages quand j'aurai réservé mon billet.

1. *Grim* signifie « triste », « morne ».

– Entendu, ma chère.

Sur le papier, mon cul ! songea Mme Payne. Elle avait raison depuis le début : il y avait quelque chose de décidément bizarre chez cette femme. Elle ouvrit la porte, la regarda soulever sa petite valise et se prépara à la chasser de ses pensées.

Une fois dehors, miss Bourne se hâta sur le trottoir de l'avenue résidentielle en direction de High Street et de la gare. Elle était impatiente de laisser Hornchurch derrière elle.

L'horloge indiquait sept heures vingt lorsque miss Bourne arriva enfin à la gare. Si Mme Payne avait jugé son expansionnaire maîtresse d'elle-même et distante, l'employé au guichet se forgea d'elle une image bien différente.

Ayant passé toute sa carrière à observer des personnes en transit, il avait souvent vu des femmes comme elle : pressées de partir, les yeux rougis et les paupières gonflées, se tordant les mains en signe d'agitation. Elles étaient plus nombreuses que jamais depuis le début du Blitz. Il éprouva un bref élan de pitié pour celle qui venait d'arriver devant lui, enveloppée dans un manteau couleur fauve et coiffée d'un bonnet en laine verte lui dissimulant en partie le visage. Elle se tenait toute droite, comme si elle portait un corset métallique, et l'angoisse altérait ses cordes vocales.

– Excusez-moi... Pourriez-vous répéter ? demanda-t-il. Est-ce « mademoiselle » ou « madame » ?

Il savait déjà que ce serait la première option avant même que son interlocutrice n'ait laborieusement énoncé la réponse. Elle lui semblait familière, sans qu'il parvienne toutefois à la remettre.

– Vous ne vous sentez pas bien ?

Il se rappela brusquement où il l'avait vue : derrière le comptoir à la pharmacie de High Street, celle qui avait fermé le vendredi précédent. Était-ce la perte de son emploi qui la

plongeait dans une telle détresse ? Ou une séparation d'un autre ordre, plus douloureuse ? Abandonnait-elle un être cher ?

La sollicitude de son interlocuteur parut presque insupportable à Evelyn Bourne.

– J'en ai assez, c'est tout, répondit-elle. Plus qu'assez de devoir me déplacer sans arrêt. Je voudrais seulement passer le reste de mes jours en paix.

Il la gratifia d'un petit hochement de tête compréhensif.

– Comme nous tous, pas vrai ? lança-t-il en tournant le formulaire vers elle pour qu'elle le signe. On espère tous sortir de cette épreuve en un seul morceau.

– Oui, vous avez raison.

Au prix d'un énorme effort de volonté, miss Bourne parvint à se ressaisir. Inutile de flancher devant cet homme. Autant attendre d'être dans le train pour Londres, qui l'emporterait dans la nuit et le froid. Elle n'aurait alors rien d'autre à faire que méditer ses échecs. Celui-là, et tous les autres.

Quand elle était arrivée à Paddington, au terme de deux heures et demie d'un voyage compliqué par la tempête et les systèmes d'aiguillage gelés, Evelyn avait réussi à se ressaisir. Malgré la fin abrupte de ce coup de téléphone qui, en début de soirée, l'avait obligée à rester une heure de plus que prévu dans le bar douillet de la Railway Tavern, elle en venait maintenant à se dire que, si elle se présentait tout de même à Gloucester Place, on la laisserait entrer. Où pourrait-elle aller si tard le soir dans une ville qu'elle connaissait à peine ? On aurait pitié d'elle, forcément...

Apercevant un porteur, elle se dirigea vers lui.

– Excusez-moi, monsieur, pourriez-vous m'aider à trouver un taxi, s'il vous plaît ?

L'homme leva un regard morose vers l'horloge.

– Je peux toujours essayer, m’dame. Mais à c’tte heure-ci, je vous garantis rien.

Par chance, un taxi approchait lorsqu’ils sortirent de la gare, ce qui suscita un regain d’optimisme chez miss Bourne : c’était sûrement le signe qu’elle avait pris la bonne décision. Elle glissa avec reconnaissance un shilling dans la main du porteur après qu’il eut rangé son bagage dans le coffre et informé le chauffeur de sa destination.

Mais, alors que ce dernier roulait lentement dans les rues sombres, elle sentit renaître sa nervosité. Elle ne pouvait chasser de son esprit l’image du ridicule dessin encadré dans le vestibule de Mme Payne, ni les souvenirs qu’il suscitait : le petit salon sinistre de sa mère à Tyneside, sa propre réclusion dans un monde dont elle ne voulait pas faire partie et qu’elle ne comprenait pas – un monde qui ne voulait pas non plus d’elle et la comprenait encore moins... Les brefs moments de répit entre cette époque et maintenant, lorsqu’elle avait entraperçu d’autres univers par brusques fulgurances – discours intellectuels et ferveur politique, possibilités de rencontres entre deux esprits et de l’amour à portée de main –, avant d’être invariablement renvoyée à une réalité grise et terne... Une désillusion chaque fois plus difficile à avaler, en sachant que tout aurait pu être différent si elle avait été moins timide et moins stupide, si elle n’avait pas été entravée par les menottes qu’elle s’était elle-même forgées.

– Voilà, vous y êtes, ma mignonne, annonça le chauffeur, la tirant de ses pensées tourmentées.

Evelyn cilla en balayant du regard les maisons mitoyennes disposées en arc de cercle. Il neigeait, à présent.

– Pourriez-vous attendre un moment, s’il vous plaît ? demanda-t-elle.

Comme l’employé à la gare de Hornchurch, le chauffeur perçut le tremblement de sa voix.

Il la regarda s'avancer dans la rue à la faible lueur de sa lampe torche, gravir les marches d'un perron et appuyer sur la sonnette. Une domestique lui ouvrit et la considéra sans chercher à masquer son dédain. Au lieu de la faire entrer, elle se borna à secouer la tête d'un air grave. Puis il vit sa cliente lever les bras en signe de protestation et la domestique lui claquer la porte au nez.

La jeune femme demeura encore quelques instants devant le battant clos, criant des paroles qu'il n'entendait pas au milieu des tourbillons de flocons. Soudain, elle parut se résigner et, les épaules basses, revint lentement vers lui.

Quand elle remonta dans le taxi, elle avait le front barré par un pli soucieux et le regard fuyant.

– Ils auraient dû me loger quelque part, dit-elle – plus pour elle-même que pour lui, songea le chauffeur. J'ai de quoi payer.

– Où devez-vous aller, ma mignonne ? Peut-être qu'on peut vous trouver une chambre plus près de votre destination ?

– Non, il faut que je sois à King's Cross demain matin, pour prendre un train jusqu'à Grimsby. Quoi qu'il en soit, je ne tiens pas à rester par ici, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil désespéré à la maison dont elle venait de se faire chasser.

Puis, alors qu'il la croyait prête à fondre en larmes, elle se redressa vivement.

– Je sais, déclara-t-elle en recouvrant sa contenance. Le Three Arts Club, un peu plus loin dans cette rue, là-bas. J'y ai déjà séjourné. Pourriez-vous m'y conduire, s'il vous plaît ?

Le chauffeur fit demi-tour et, cette fois, sa cliente ne fut pas refoulée à l'entrée. Il lui porta sa valise jusqu'à la porte et reçut un pourboire d'un shilling pour sa peine. Néanmoins, il fut soulagé de prendre congé. Lui qui avait pourtant vu plus

que son lot de choses étranges durant cette période de feu et de chaos s'était senti profondément troublé par l'attitude de sa passagère. Il avait l'impression qu'elle était en train de perdre la tête.

L'horloge sonnait la demie de dix heures lorsque Mme Carolyn Jones, tenancière du Three Arts Club, montra sa chambre à miss Bourne. Celle-ci parvint à plaquer un sourire sur son visage jusqu'à ce qu'elle soit seule, et ne laissa échapper un sanglot qu'au moment où elle entendit les pas de la femme décroître dans l'escalier.

Dix minutes plus tard, elle s'aspergeait le visage d'eau fraîche quand, croisant son regard dans le petit miroir carré au-dessus du lavabo, elle suspendit son geste.

– Arrête, maintenant. Ça suffit ! s'ordonna-t-elle dans un souffle.

Ses yeux délaissèrent son reflet pour examiner celui de la chambre derrière elle. Il lui sembla alors que la pièce, petite et beige, rétrécissait sous ses yeux. L'espace d'une seconde de folie, elle se demanda si, comme Alice, elle n'avait pas avalé une potion qui l'avait fait grandir. À cette pensée, un rire monta de sa gorge, dont le son la ramena à la réalité de son image dans la glace.

– Toi, tu as encore sauté un repas, dit-elle à son double, imitant l'intonation de sa mère. Et maintenant, tu as tellement faim que tu commences à avoir des hallucinations. Il faut que tu manges, ma grande... Tout de suite.

Elle récupéra son manteau qu'elle avait jeté en travers du lit, puis l'enfila. Lissa ses cheveux et ajusta soigneusement son bonnet par-dessus. Revenue devant le miroir, elle s'examina encore quelques instants afin de s'assurer qu'elle paraissait tout à fait calme.

Après être descendue au rez-de-chaussée, elle se renseigna auprès de Mme Jones pour savoir où elle pourrait dîner à cette

heure de la nuit. La tenancière lui conseilla le Lyon's Corner House, à Marble Arch. Ce n'était pas tout près, ajouta-t-elle, mais Evelyn lui assura que la marche ne l'effrayait pas, avant de la remercier d'un sourire et de tirer la porte derrière elle.

Elle s'éloigna ensuite sous la neige.

3

You Rascal You

Lundi 9 février 1942

Elle gisait sur le dos dans le caniveau qui courait au milieu d'un abri anti-aérien en surface à Montagu Place, Marylebone. Il faisait si froid dans cette dernière demeure que Greenaway voyait son souffle former de petits nuages devant lui tandis que, posté sur le seuil, il se penchait pour examiner la scène à la lueur blafarde d'une lanterne électrique.

Le photographe et le médecin du service avaient déjà fait leur travail et quitté les lieux désormais cernés par une foule de policiers, l'un pour aller développer ses photos, l'autre pour rédiger son rapport. Dans l'intervalle entre leur départ et l'arrivée d'un officier supérieur, Greenaway espérait bénéficier de quelques minutes de tranquillité, propices à la réflexion.

Un bonnet de laine vert était abandonné à l'entrée de l'abri. Quand Greenaway l'enjamba avec précaution pour se diriger vers la forme inanimée à l'intérieur, de la neige fondue goutta

de ses chaussures. La nuit précédente avait été glaciale et les flocons avaient tourbillonné sur la ville, mais pour une fois la Luftwaffe n'avait pas frappé. Il n'y avait par conséquent aucune raison pour que cette femme soit venue se réfugier ici.

Elle avait les pieds pointés vers lui, la jambe droite légèrement repliée, et sa jupe était remontée haut sur ses cuisses. Ses bras étaient toujours passés dans les manches de son manteau en poil de chameau froissé sous elle, dont les pans écartés révélèrent un pull vert assorti au bonnet tombé près de la porte. Elle avait dû le tricoter elle-même, songea Greenaway en s'accroupissant près de la dépouille. Autant d'ouvrages soigneux qui avaient été brutalement malmenés : le pull relevé exposait son sein droit, le corsage blanc qu'elle portait dessous était déchiré.

Après avoir ouvert sa sacoche d'enquêteur, Greenaway en tira une paire de gants en caoutchouc qu'il enfila en inhalant l'odeur métallique du sang. La tête de la femme était appuyée contre le banc en bois qui servait de siège, ses ultimes cris ayant manifestement été étouffés par son propre foulard en soie, plaqué sur son nez et sa bouche. Ses yeux étaient devenus vitreux, aveugles, mais l'horreur de sa fin se devinait à ses pupilles noires dilatées, à sa langue gonflée qui saillait entre ses dents et son bâillon, aux ecchymoses sur sa gorge...

Si ses traits tourmentés ne lui permettaient pas de se prononcer avec certitude, Greenaway pensait néanmoins que sa tenue modeste et sa chevelure brune naturelle n'étaient pas celles d'une femme venue là pour divertir un soldat.

Pour tout bijou, elle ne portait qu'une montre simple avec un bracelet en cuir brun. Pas de collier arraché pendant la lutte, pas de bagues à ses doigts, pas de broche agrafée à son manteau. Juste une boîte d'allumettes, un poudrier et un paquet de tablettes d'Ovomaltine. Sa lampe avait roulé à quelques mètres d'elle.

Elle n'est pas entrée ici de son plein gré, songea-t-il. Quelqu'un l'y a traînée de force. Quelqu'un qui se croyait malin, qui s'était donné la peine, une fois calmée sa crise de violence, de ramasser les gants de sa victime et de les placer sur sa poitrine, paumes à l'extérieur, doigts orientés vers son visage.

Une douleur sourde palpait dans ses tempes. Il se tourna vers l'agent de la Division D qui avait donné l'alerte juste avant neuf heures ce matin-là, après qu'un électricien en route pour une intervention eut découvert le corps.

– Y avait-il un sac à main quelque part ? demanda-t-il.

Le policier, un jeune homme mince, se tenait immobile sur le seuil, les bras croisés, clignant des yeux sous le vent.

– Non, monsieur, répondit-il. Pas ici. Mais une équipe est en train de fouiller les alentours.

– Bien, dit Greenaway en balayant du regard l'entrée de l'abri.

L'endroit était jonché de gravats, dont des fragments avaient pu facilement se loger dans les sillons d'une semelle de botte ou de chaussure. Fort de cette pensée, Greenaway sortit de sa sacoche des sachets à scellés afin de recueillir quelques échantillons de poussière.

La montre de la victime s'était arrêtée à une heure, constata-t-il. Pourtant, lorsqu'il lui souleva le poignet, les aiguilles se remirent en mouvement.

– Ted ?

Une autre ombre se dessina sur le seuil, en même temps que s'élevait la voix du commissaire Fred Cherrill, directeur du service des empreintes au Yard. Greenaway leva la tête, reconnut la mine de chien battue sous le chapeau melon, les grands yeux bruns à l'expression grave, et fut heureux de revoir ce visage aussi familier que morose. Le cerveau de son camarade abritait dans ses replis une véritable encyclopédie du crime, les lignes papillaires constituant des éléments

d'identification plus parlants pour lui que n'importe quel cliché d'identité judiciaire. En dépit de son grade élevé, il tenait à explorer lui-même les scènes de crime, où rien n'échappait à son regard perçant. Si ce meurtrier était un individu qu'ils connaissaient déjà, il aurait forcément sa place dans la galerie mentale de Fred Cherrill. Dans le cas contraire, ce dernier ne manquerait pas de trouver le moyen infallible de lui passer la corde autour du cou.

– Fred...

Greenaway se redressa, ignorant les élancements douloureux dans ses genoux. Après avoir serré la main du nouveau venu, il sortit et relâcha longuement son souffle pour tenter de chasser de ses narines les relents écœurants de la mort, tandis que son collègue installait une lampe puissante et se mettait immédiatement au travail.

Immobile dehors, il scruta toute l'étendue de la rue, puis contempla les arbres dénudés de Regent's Park derrière eux, dont les branches se découpaient sur fond de ciel couvert, et les ballons de barrage en vol stationnaire, pareils à d'immenses éléphants gris flottant dans les airs. Des ouvriers se hâtaient autour de lui, tête basse, emmitouflés dans leurs vêtements épais pour se protéger du froid. L'assassin se dissimulait-il parmi eux ? se demanda-t-il. Faisait-il partie de ces criminels qui aimaient revenir rôder sur les lieux de leurs exploits, comme le laissait supposer sa petite mise en scène fanfaronne avec les gants de la victime ? Sans réfléchir, il alluma une cigarette.

À l'intérieur de l'abri, Cherrill s'accroupit près du corps et s'arma de sa loupe.

Greenaway décrivit lentement un cercle, afin d'avoir une vision complète du périmètre et de tout le monde à l'intérieur. Puis il sortit de sa poche un calepin, nota ses premières impressions et toutes les questions qui lui venaient à l'esprit.

Enfin, après avoir expédié son mégot dans le caniveau, il reporta son attention sur son collègue.

– Alors ?

Cherrill, qui semblait absorbé par son examen, ne répondit pas tout de suite. Au bout de quelques secondes, il leva les yeux et haussa les sourcils.

– Il semblerait que ce soit l’œuvre d’un gaucher, déclara-t-il.

– Inspecteur-chef Greenaway ?

Un autre policier s’approchait, un homme plus âgé en uniforme de réserviste, qui portait des lunettes en cul-de-bouteille sur un nez sillonné de veinules rouges.

– Agent Stokesby, m’sieur, de Marylebone Lane. Le patron m’a dit de venir vous faire mon rapport.

– Ah. Allez-y, je vous écoute.

Greenaway considéra un instant les cheveux gris malpropres de son interlocuteur et les taches de jaune d’œuf sur les revers d’une vareuse lustrée par l’usure.

– J’avais le circuit Numéro 13 hier soir, pour ma ronde, c’est-à-dire Marylebone Road, Baker Street, York Street, Seymour Place et ici, précisa Stokesby en brandissant fièrement son calepin.

– Bien.

Greenaway rouvrit le sien, puis humecta la mine de son crayon.

– Et qu’avez-vous vu, agent Stokesby ?

– Rien, répondit le réserviste. Ou plutôt, rien de suspect. Je suis passé ici une première fois vers onze heures et demie, et je jette toujours un œil à l’intérieur. C’est ce que j’ai fait hier soir, j’ai braqué ma lampe dans l’abri. Il était vide. En même temps, c’était pas étonnant, puisqu’on avait pas eu d’alerte... S’y avait eu quelqu’un par terre, je l’aurais remarqué, forcément.